Minorités protestantes à Paris (XVIe-XXIe siècle)

Du stigmate à la reconnaissance

Sébastien Fath

« Paris vaut bien une messe. » Apocryphe ou non, l'expression en dit long. Prêtée à Henri IV avant sa conquête de la capitale, elle rappelle qu'il faut embrasser la religion catholique pour habiter pleinement le lieu du pouvoir. La différence protestante est certes tolérée sous conditions à Paris tant que l'édit de Nantes (1598) est maintenu. Mais elle est vécue, jusque dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, sous le sceau d'une visibilité empêchée. Avec la Révolution française, le protestantisme retrouve droit de cité. Les héritières et héritiers des huguenots réinvestissent territoires, édifices et circulations dans la capitale, sous le régime d'une visibilité acceptée, mais discrète. La « précarité protestante » auscultée par le sociologue Jean-Paul Willaime se vit alors, à Paris, sur un mode accentué[1]. Le poids de certains héritages (la Saint-Barthélemy) y serait-il lourd à porter ? Ce nouveau régime de visibilité change après la Seconde Guerre mondiale. Dans un contexte où « Dieu change en ville[2] », le protestantisme parisien se diversifie, se créolise, s'implante dans de nouveaux quartiers et en banlieue, sur le mode d'une visibilité renouvelée.

Une visibilité empêchée : de la Réforme à la Révocation

Des débuts de la Réforme jusqu'aux conséquences de la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV en 1685, l'espace urbain parisien est marqué par une présence protestante empêchée[3]. Les huguenots (nom alors donné aux protestants) sont stigmatisés comme hérétiques. Ils sont priés au mieux d'être discrets, et de ne pas compromettre l'hégémonie du catholicisme, religion du roi.

1 Jean-Paul Willaime, *La précarité protestante, sociologie du protestantisme contemporain*, Genève, Labor et Fides, 1992.

2 Lucine Endelstein, Sébastien Fath, Séverine Mathieu (éd.), *Dieu change en ville, religion, espace, immigration,* Paris, L'Harmattan, 2010.

3 Michelle Magdelaine, « Enquête. Les protestants parisiens sous l'Ancien Régime », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 145, 1999, p. 434-440.

À l'occasion des 500 ans de la réforme protestante, la Bibliothèque de l'histoire du protestantisme français a présenté des manuscrits rares du XVIe siècle[4]. Et parmi ces trésors, surprise ! Un exemplaire des 95 thèses de Luther, diffusé à Paris dès novembre ou décembre 1517, l'année même où le moine saxon les a placardées sur les portes d'une église de Wittenberg. C'est dire si la capitale s'est ouverte très tôt aux idées nouvelles défendues par ceux qu'on appellerait bientôt protestants. Une première visibilité s'organise peu à peu, à mesure que la réforme gagne de nouveaux fidèles. Mais celle-ci prend tous les accents d'un drame. Dès 1523, Jean Vallière est brûlé vif, le 8 août, au marché des Pourceaux[5], puis Jacques Pauvant, traducteur de Luther, à son tour deux ans plus tard en place de Grève.

Après une courte accalmie, l'affaire des placards survient le 18 octobre 1534. Sur des pamphlets imprimés à Neuchâtel, des protestants dénoncent les « horribles abus de la messe papale » jusque sur la porte de la chambre du roi, non à Paris mais à Amboise[6]. Cependant, la colère de François Ier va effacer du paysage parisien toute visibilité du protestantisme naissant. Imprimeurs, prédicateurs, traducteurs sont menacés de mort. Depuis lors, jusqu'aux années 1560, la visibilité protestante est impossible. Dès qu'un groupe est surpris, c'est la répression, comme en 1557 où sept fidèles sont brûlés vifs, après la découverte d'une assemblée clandestine rue Saint-Jacques. Lors des guerres de Religion qui ensanglantent le pays depuis 1562, Catherine de Medicis tente pourtant de se concilier la noblesse protestante. Mais la nuit de la Saint-Barthélemy[7], le 24 août 1578, sonne le glas de cette politique. Aux lendemains du mariage d'Henri de Navarre et de la reine Margot, l'amiral de Coligny, protestant, puis à sa suite, entre 2 000 et 3 000 huguenots venus à Paris pour les noces, sont massacrés en quelques heures. Les corps sont jetés dans la Seine. Un témoin oculaire, De Thou, tente de décrire l'indicible :

> La ville n'était plus qu'un spectacle d'horreur et de carnage ; toutes les places, toutes les rues retentissaient du bruit que faisaient ces furieux en courant de tous côtés pour tuer et piller ; on n'entendait de toutes parts que hurlements de gens ou déjà poignardés ou prêts à l'être. On ne voyait que corps morts, jetés par les fenêtres ; les chambres et les cours des maisons étaient pleins de cadavres ; on les traînait inhumainement dans les carrefours et dans les boues ; les rues regorgeaient tellement de sang qu'il s'en formait des torrents[8].

4 Exposition *Luther à la SHPF. Vingt-cinq éditions rares du XVIe siècle*, Paris, 17 novembre 2017-18 janvier 2018 (54, rue des Saints-Pères).

5 David El Kenz, *Les bûchers du roi. La culture protestante des martyrs (1523-1572)*, Seyssel, Champ Vallon, 1997, p. 50.

6 Gabrielle Berthoud, *Antoine Marcourt. Réformateur et pamphlétaire, du Livre des marchands aux placards de 1534*, Genève, Droz, 1973.

7 Denis Crouzet, *La nuit de la Saint-Barthélemy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Paris, Fayard, 1994.

8 Cité par Auguste Decoppet, *Paris protestant*, Paris, Bonhoure et Cie, 1876, p. 50.

La tuerie d'août 1578 entraîne ainsi l'émigration en masse, qui décime, plus que le massacre lui-même, les protestants parisiens[9]. Paris passe désormais pour une métropole où le catholicisme règne sans partage.

Après l'arrivée au pouvoir du bon roi Henri IV (redevenu catholique pour l'occasion), la donne change en partie. À partir de l'édit de Nantes de 1598, les huguenots sont tolérés. Difficilement, certes, mais quel changement ! Le culte peut désormais être pratiqué, une « Église réformée de Paris » se structure, sous des conditions drastiques[10]. Les assemblées deviennent possibles, mais à quatre lieues au moins de Paris. Qu'à cela ne tienne, les Parisiens qui penchent pour la foi réformée se mettent en chemin, et gagnent Grigny (1599), Ablon-sur-Seine (1600-1603), où Sully aime à se rendre, puis surtout Charenton, qui devient leur étendard. Le temple de Charenton est construit par Salomon de Brosse, à qui l'on doit aussi le palais du Luxembourg. Il pouvait accueillir jusqu'à 4 000 personnes… une *megachurch* avant l'heure[11] ? D'après un recensement établi par Samuel Mours[12], le protestantisme francilien rassemblerait, vers 1650, entre 8 000 et 12 000 personnes, dont un quart environ relèverait directement de Paris[13]. Cette population minoritaire est marquée par une forte cohésion familiale, une excellente intégration sociale et un fort dynamisme économique, si l'on en croit les enquêtes publiées en 2004 par un collectif d'historiens et jeunes chercheurs[14].

Cette présence protestante est vécue à Paris sous le sceau d'une extrême discrétion. Elle se heurte à la politique de réunification confessionnelle de Louis XIV, qui décide en 1685 de révoquer l'édit promulgué par son grand-père. Conséquence : le protestantisme parisien est prié de disparaître, l'ordre religieux et symbolique de la capitale se trouvant tout entier enveloppé dans la seule vraie foi, la foi catholique. Dès lors, jusqu'au seuil de la Révolution, le protestantisme se trouve *de facto* chassé une nouvelle fois du paysage urbain parisien. Les protestants, eux, ne disparaissent pas pour autant. Ils profitent des chapelles d'ambassade (Suède, Danemark, Angleterre, Hollande, Brandebourg…) pour maintenir un semblant de vie sociale et confessionnelle. Si luthériens[15] et calvinistes ne disparaissent pas complètement de la scène, il faut cependant attendre 1766 pour

9 François Boulet, *Histoire des protestants à Paris et en Île-de-France*, [Saint-Germain-en-Laye], Église réformée de Saint-Germain-en-Laye, 2012, p. 44.

10 Jacques Pannier, *L'Église réformée de Paris sous Henri IV*, Paris, Honoré Champion, 1911.

11 Les méga-Églises, ou *megachurches*, sont des congrégations protestantes qui accueillent plus de 2 000 fidèles chaque dimanche et proposent une offre cultuelle comme non cultuelle. Voir Sébastien Fath, *Dieu XXL. La révolution des megachurches*, Paris, Autrement, 2004.

12 Samuel Mours, *Le protestantisme en France au XVIIe siècle (1598-1685)*, Paris, Librairie protestante, 1967, p. 60-63.

13 F. Boulet, *Histoire des protestants à Paris*, *op. cit.*, p. 62.

14 M. Magdelaine, « Enquête », art. cité.

15 Janine Driancourt-Girod, *L'insolite histoire des luthériens de Paris de Louis XIII à Napoléon*, Paris, Albin Michel, 1992.

que Louis XV tolère que les réformés français se rendent au culte de la chapelle de Hollande : selon les données exhumées par Armand Lods, ils seraient de 30 à 100 le dimanche, et 600 pour le culte de Pâques[16]. Autant dire que la peau de chagrin protestante dans la capitale est presque réduite à néant depuis la Révocation. Les Parisiens perdent toute habitude d'une quelconque visibilité protestante dans l'espace urbain.

Une visibilité acceptée : de l'édit de tolérance à la IIIe République

Il faut attendre la fin du XVIIIe siècle pour que prenne fin l'invisibilité protestante à Paris. Pour la première fois, l'espace urbain apprivoise durablement la différence protestante, au travers de temples souvent (ré)affectés au culte réformé ou luthérien à la suite des événements révolutionnaires. Pour retrouver le point de départ de cette ouverture, il faut remonter deux ans avant la Révolution.

Le 7 novembre 1787, Louis XVI signe un édit de tolérance. Ses dispositions éclaircissent enfin l'horizon de protestants parisiens clairsemés, habitués à cacher leur foi et leur pratique. Enregistré par le Parlement le 29 janvier 1788, l'édit confirme la religion catholique comme religion officielle du royaume, n'affirme pas explicitement la liberté de conscience, mais légitime sous condition la présence protestante, et accorde l'état-civil aux huguenots, tout en admettant l'existence d'un culte privé.

Cet édit reste très limitatif, puisque l'exercice du culte public demeure interdit. Il marque néanmoins la fin officielle des persécutions, dont la capitale fut un des théâtres. Cet édit de tolérance est une première reconnaissance des protestants parisiens après un siècle de clandestinité et d'éviction. Ils vont bientôt faire appel au pasteur Marron, ancien aumônier de la chapelle de Hollande. Alors que les troubles révolutionnaires s'annoncent, ils adoptent pour lieu de culte l'église désaffectée Saint-Louis du Louvre. La Révolution, qui accorde enfin la pleine liberté de conscience et de culte aux protestants, permet aux rares huguenots de la capitale d'entrer dans une nouvelle genèse[17]… contrariée par la violence des convulsions politiques après 1791. C'est finalement avec Bonaparte et les fameux articles organiques de 1802 qu'ils obtiennent pleinement droit de cité. Ces articles, qui complètent le dispositif concordataire de 1801, modifient profondément la culture protestante française. Ils imposent *de facto* la mise à l'écart de l'église locale au profit d'un processus de notabilisation marqué par l'adéquation

16 Armand Lods, *L'Église réformée de Paris pendant la Révolution (1789-1802)*, Paris, Fischbacher, 1889, p. 9-11, cité par F. Boulet, *Histoire des protestants à Paris*, *op. cit.*, p. 88.

17 Francis Garrisson, « Genèse de l'Église réformée de Paris (1788-1791) », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 137, janvier-mars 1991, p. 25-47.

entre autorité et richesse économique[18]. Mais ils octroient aussi aux protestants ainsi réintégrés[19] de grands avantages, dont le financement de leurs pasteurs par l'État, et un statut de reconnaissance qui contribue de manière décisive au « retour des huguenots[20] ». Désormais, une présence au grand jour, dans Paris intra-muros, devient pour la première fois possible sur la durée.

Cette nouvelle visibilité est discrète, très minoritaire, mais désormais mieux acceptée. Et surtout, elle dure. Les protestants parisiens, stimulés par un mouvement de réveil évangélique parti de Genève[21] et nourri par de nouveaux apports missionnaires, dont des baptistes qui s'implantent à Paris à la fin des années 1820[22], saisissent les opportunités du nouveau « jeu concordataire[23] », à partir de ce que les articles organiques leur permettent. Après le temple des Billettes, dès 1809 pour les luthériens, puis l'Oratoire du Louvre en 1811[24] pour les réformés, plusieurs lieux emblématiques sont affectés aux cultes protestants. C'est notamment le cas de la chapelle Taitbout, haut lieu du Réveil dans les années 1830, creuset des diaconesses de Reuilly[25]. Le temple de Pentemont, chapelle de l'ancien couvent des Bernardines, rue de Grenelle, utilisé à partir de 1846 par les réformés, constitue un autre exemple emblématique des réaffectations cultuelles d'une petite partie du patrimoine catholique aux protestants. La plupart des « promenades protestantes à Paris » proposées par Anne Cendre[26], renvoient à cette implantation dans l'espace urbain parisien du XIXe siècle où, ne l'oublions pas, le catholicisme reste ultradominant, donnant à la métropole l'allure d'une capitale religieuse[27]. Cette visibilité cultuelle est une révolution. Jamais auparavant la minorité protestante n'avait obtenu ce droit. Les protestants consolident alors tout au long du XIXe siècle et du début du XXe siècle une présence discrète mais fervente, teintée d'activité philanthropique et d'intérêt pour

18 Émile-Guillaume Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, t. 3, Paris, Presses universitaires de France, 1988, p. 148.

19 André Encrevé, *Les protestants en France de 1800 à nos jours, histoire d'une réintégration*, Paris, Stock, 1985 et dans ce volume : « Au XIXe siècle, Paris devient peu à peu la capitale du protestantisme réformé français », p. 285-294.

20 Jean Baubérot, *Le retour des huguenots*, Paris/Genève, Cerf/Labor et Fides, 1985.

21 Alice Wémyss, *Histoire du Réveil, 1790-1849*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1977.

22 Sébastien Fath, *Une autre manière d'être chrétien en France. Socio-histoire de l'implantation baptiste (1810-1950)*, Genève, Labor et Fides, 2001.

23 Brigitte Basdevant-Gaudemet, *Le jeu concordataire dans la France du XIXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1988.

24 Philippe Braunstein (éd.), *L'Oratoire du Louvre et les protestants parisiens*, Genève, Labor et Fides, 2011 et dans ce volume « L'Oratoire du Louvre, haut lieu du catholicisme affecté au culte protestant », p. 113-118.

25 Gustave Lagny, *Le réveil de 1830 à Paris et les origines des diaconesses de Reuilly. Une page d'histoire protestante*, Paris, Olivetan, 1964 (réédité en 2007).

26 Anne Cendre, *Promenades protestantes à Paris*, Genève, Labor et Fides, 2011.

27 Jacques-Olivier Boudon, *Paris, capitale religieuse sous le Second Empire*, Paris, Cerf, 2001.

la politique. Le nombre de lieux de culte augmente régulièrement au cours du siècle : pour les consistoires de Paris et de Versailles, François Boulet dénombre (toutes dénominations confondues) 61 temples autour de 1875[28]. Au cœur de Paris intra-muros, la stratification sociale protestante est marquée alors par une grande aisance économique, et le goût des réseaux d'influence[29].

La IIIe République rallie, dès son origine, leur faveur, et les protestants parisiens, aux côtés des juifs, accompagnent et encouragent sa mise en place dans un contexte où l'Église catholique fait, durant quelques années, la sourde oreille[30].

Mais qu'en est-il des circulations centre-périphérie ? En 1904, le pasteur Paul Doumergue comparait la banlieue parisienne à l'Afrique, à l'occasion d'un discours fameux donné lors de l'assemblée générale de la Société centrale protestante d'évangélisation :

> Les Lilas, Bagnolet, Ivry, Malakoff, autant de noms qui ne nous disent rien, sinon, peut-être qu'ils représentent ces vastes espaces, vagues et tristes, que l'on traverse en chemin de fer, les vitres fermées contre le noir que broient le ciel et les usines – ou encore les routes sans fin, désolées, qui mènent à la région des cimetières suburbains [...] pays que l'on sait si proches, et qui pourtant, nous semblent si lointains, si mystérieux, sur lesquels nous pourrions transposer la mention qui ne sert même plus sur les cartes d'Afrique : terre inconnue[31].

Ce commentaire en dit long sur le contraste entre un protestantisme intra-muros bien (ré)établi, marqué par des revenus confortables, et une ceinture rouge parisienne en plein essor, au-delà des « fortifs », qui dessine l'horizon d'une terre prolétarienne ouverte aux missions. Car c'est bien sous la forme d'une mission centre-périphérie que s'esquisse une partie des redéploiements protestants au cours du XXe siècle. Signe d'une vitalité nouvelle ? Sans doute. Sous la IIIe République, le protestantisme, principalement d'expression réformée, et dans une moindre mesure luthérien et évangélique – Églises méthodistes, libres, baptistes, Armée du Salut –, conjugue réintégration, recomposition et essor dans l'espace. Tout en restant discret, il prend le mot d'ordre du magazine de l'Armée du Salut, « En avant ! ». Cette organisation caritative et missionnaire protestante

28 F. Boulet, *Histoire des protestants à Paris*, *op. cit.*, p. 143.

29 Claude Michel, « Un pasteur à Paris sous le Second Empire : Louis Rognon et son rôle dans l'Église réformée de 1857 à 1869, vus à travers les lettres de sa femme », *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, 127, 1981, p. 397-456.

30 Patrick Cabanel, *Les protestants et la République*, Bruxelles, Complexe, 2000 et Pierre Birnbaum, *Les fous de la République. Histoire politique des juifs d'État*, Paris, Fayard, 1992.

31 Paul Doumergue, Société centrale protestante d'évangélisation, rapport 1904, p. 35, cité par André Encrevé, « Sur l'implantation du protestantisme en banlieue parisienne à l'époque contemporaine », dans Philippe Boutry, André Encrevé (éd.), *La religion dans la ville*, Pompignac, Institut Jean-Baptiste Say/Éd. Bière, 2003, p. 37.

s'implante en 1881 à grands fracas dans la capitale en suscitant curiosité, et parfois, quolibets, même côté réformé[32]… Les protestants, stimulés par l'impulsion évangélique, partent à la conquête de ces nouvelles frontières de la périphérie parisienne. Dans les décombres de la Commune, bouleversé par la misère de la population, un révérend d'origine écossaise, Robert McAll, fonde à Belleville la Mission populaire évangélique de France en 1871[33] – la Miss Pop' – qui connaît un essor rapide. Comme l'Armée du Salut, elle articule évangélisation et travail social, et contribue à élargir la palette d'un protestantisme parisien jusque-là marqué par le poids des notables.

Peu à peu, les territoires et circulations de la capitale s'habituent à la figure de l'évangéliste protestant, du missionnaire de l'Armée du Salut, de la Société centrale protestante d'évangélisation, de la roulotte biblique, qui cherche à transformer les « terres inconnues » du nouveau Paris prolétaire par-delà les « fortifs[34] » en espace évangélisé. Juste avant le naufrage de l'Occupation, *Les musiciens du ciel*, film français de Georges Lacombe, sort dans les cinémas parisiens le 10 avril 1940[35] : la réintégration symbolique du protestantisme dans l'espace de la capitale s'y trouve en quelque sorte consacrée. Tout entier consacré à l'œuvre de l'Armée du Salut à Paris, il présente comme figure de proue Michèle Morgan, qui interprète le lieutenant Saulnier, officière protestante de l'Armée du Salut à l'origine de la conversion de Victor, un « apache » de la Zone.

Une visibilité renouvelée : de la Libération à nos jours

De la Grande Guerre à la Seconde Guerre mondiale, le protestantisme parisien a poursuivi un travail d'implantation à l'écart des projecteurs. Tout au plus remarque-t-on l'activisme de l'Armée du Salut, qui familiarise les Parisiens avec une action sociale protestante singulière, portée par le slogan de William Booth : « Soupe, savon, Salut[36]. » Après 1944-1945, la donne change, dans un contexte où l'espace urbain et le tissu social parisien connaissent des mutations profondes.

32 Pierre-Yves Kirchleger, « La guerre est déclarée ! Regards protestants sur l'invasion salutiste de 1881 », dans Sébastien Fath (éd.), *La diversité évangélique*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2003, p. 53-77.

33 Jean-Paul Morley, *1871-1984, la Mission populaire évangélique. Les surprises d'un engagement*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1993.

34 Florence Bourillon, Annie Fourcaut (éd.), *Agrandir Paris (1860-1970)*, Paris, Éditions de la Sorbonne/Comité d'histoire de la Ville de Paris, 2012 ; Jean-Louis Cohen, André Lortie, *Des fortifs au périf. Paris, les seuils de la ville*, Paris, Picard/Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 1992.

35 *Les musiciens du ciel*, film français de Georges Lacombe (1940), avec Michèle Morgan, Michel Simon, René Lefèvre.

36 Raoul Gout, *Une victorieuse, Blanche Peyron : 1867-1933*, Paris, Altis, 1942.

Les protestantismes, stimulés par un essor évangélique qui prend une nouvelle ampleur, découvrent une visibilité nouvelle « en chaire et en réseau[37] ».

Depuis la Libération, au fil de plus d'un demi-siècle de politique urbaine et de politique de la ville[38], l'espace parisien a muté. Les bidonvilles des fortifs laissent peu à peu place à des banlieues remodelées par la construction de grands ensembles. C'est également le temps des villes nouvelles et de la multiplication des réseaux de transport (RER, train), dont les protestants parisiens, habitués à la mobilité, vont beaucoup profiter. On s'achemine peu à peu vers les projets du Grand Paris qui font entrer la capitale dans le XXIe siècle, dans un contexte de nouveaux apports migratoires. Comme d'autres, mais sans doute aussi plus que d'autres, les protestants recomposent leur ancrage en démultipliant leurs implantations.

En 1945, les réformés sont encore largement majoritaires, devant les luthériens et les évangéliques. Leur décision, en 1970, de redécouper la carte ecclésiastique « en camembert » afin de favoriser une solidarité entre les églises intra-muros et celles de la périphérie, participe d'une dynamique d'adaptation et d'ouverture aux nouveaux défis des grandes banlieues. Comme l'observe André Encrevé, « si le XIXe siècle a bien été, pour les protestants, celui de l'implantation à Paris et dans la banlieue annexée en 1860, c'est surtout au XXe siècle que se fait leur installation dans la banlieue proprement dite[39] ». Après quelques prodromes, avec, dès 1833, les premières paroisses de banlieue (Église réformée de Versailles, suivie des Batignolles en 1834 et de Saint-Denis en 1835), c'est après la Seconde Guerre mondiale que le mouvement s'accélère, notamment durant la décennie 1955-1965, au cours de laquelle on passe de 37 à 45 paroisses ERF de banlieue[40]. Le mouvement s'est poursuivi depuis à un rythme plus lent, sans suivre cependant l'importance croissance démographique de la population parisienne durant la période.

Dans le même temps, le protestantisme parisien est marqué par de profondes transformations internes liées à la poussée évangélique. « Du ghetto au réseau », ces évangéliques, marqués par le primat de l'assemblée locale de convertis, étaient certes déjà présents à Paris au XIXe siècle[41], mais plutôt en appoint, dans un contexte massivement dominé par la présence réformée (calviniste). Le Paris

37 Jolie formule de Bernadette Sauvaget, « L'oratoire, en chaire et en réseaux », *Réforme*, 3435, 13 octobre 2011, p. 9.

38 Annie Fourcaut, « Les habits neufs des politiques de la ville depuis 1980 », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 64, 1999, p. 113.

39 André Encrevé, « Sur l'implantation du protestantisme en banlieue parisienne à l'époque contemporaine », dans P. Boutry, A. Encrevé (éd.), *La religion dans la ville*, *op. cit.*, p. 39.

40 *Ibid.*

41 Sébastien Fath, *Du ghetto au réseau. Le protestantisme évangélique en France (1800-2005)*, Genève, Labor et Fides, 2005.

post-1945 voit ces équilibres s'inverser. Qu'on en juge : selon l'Insee, la population de l'Île-de-France serait passée de 6,5 millions d'habitants en 1945 à plus de 12 millions en 2010 (doublement). Durant cette période, les lieux de culte protestants dans les huit départements d'Île-de-France ont été multipliés environ par neuf. Si le *ratio* protestants/non protestants a évolué dans le sens d'une légère « protestantisation », celle-ci est due, pour l'essentiel, au boom évangélique. Il remodèle l'identité protestante parisienne durant la période, à la fois dans Paris et en banlieue. Issus des réveils du XIXe siècle, les évangéliques défendent un protestantisme de conversion, décomplexé, local et associatif. Leur visibilité bénéficie des apports migratoires, notamment d'Afrique subsaharienne, qui créolisent leurs répertoires et leurs pratiques.

Hormis quelques grosses églises, qui atteignent parfois la taille d'une *megachurch*, cette présence est précaire. Les lieux de culte ressemblent souvent plus à des garages ou à des arrière-cours qu'à des chapelles chrétiennes facilement identifiables. Mais les essaimages sont nombreux, les opérations d'évangélisation, parfois spectaculaires. Les plus médiatisées sont celles de l'Américain Billy Graham, invité par un collectif protestant dominé par les évangéliques. Le prédicateur se produit au Vél' d'Hiv en 1955[42], puis porte de Clignancourt en 1963 et au Palais omnisports de Bercy en 1986, suscitant la curiosité des Parisiens et des grands médias nationaux. *France-Soir* titre ainsi, le 4 juin 1955 : « Ange Gabriel en gabardine. Le pasteur Billy Graham veut convertir les Parisiens en cinq jours… avec une Bible et 600 choristes[43] »… Une forme de nouvelle « fierté protestante » se ferait-elle jour à Paris ? Un nouveau régime de visibilité se met en place[44]. Il combine diversité accentuée, dissémination et témoignage prosélyte, nourri par les nouvelles vagues pentecôtistes et charismatiques qui valorisent l'efficacité de l'Agir divin (accent sur les miracles du Saint-Esprit). De moins de 30 lieux de culte évangélique répertoriés dans les annuaires au sortir de la Seconde Guerre mondiale, on est passé à 272 comptabilisés pour l'Île-de-France dans l'annuaire évangélique 2001, puis à 338 en 2005. Dans l'annuaire 2009 produit par le nouveau Conseil national des évangéliques de France (CNEF), en cours d'officialisation, on passe à 396 lieux de culte actifs. Dans celui de 2017, le total en Île-de-France est de 462. En douze ans, de 2005 à 2017, Paris intra-muros a gagné 12 nouveaux lieux de culte évangéliques, pour atteindre un total de 75. Par comparaison, on comptabilise 68 paroisses réformées et 19 paroisses luthériennes, rassemblées dans l'Église protestante unie de France (EPUdF), dont 17 dans Paris intra-muros[45].

42 Sébastien Fath, « La réception de Billy Graham en France (1955-1986) », dans Id., (éd.), *Le protestantisme évangélique, un christianisme de conversion*, Turnhout, Brepols, 2004, p. 81-106.

43 Christiane Château, *France Soir*, 4 juin 1955.

44 Yannick Fer, Gwendoline Malogne-Fer (éd.), *Le protestantisme à Paris. Diversité et recompositions contemporaines*, Genève, Labor et Fides, 2017.

45 F. Boulet, *Histoire des protestants à Paris*, *op. cit.*

Au total, on compte environ 600 lieux de culte et paroisses en Île-de-France, dont plus des trois quarts sont évangéliques. Ce maillage (néo)protestant fait jouer d'intenses circulations entre centre et périphérie, sur la base d'une culture moins paroissiale qu'associative : ce sont les affinités communautaires, plus que l'attachement à un périmètre territorial, qui jouent dans les mobilisations religieuses ; d'où l'impossibilité de séparer complètement Paris de la banlieue, voire de l'Île-de-France.

Cette croissance portée par la vague évangélique a induit, pour Paris, un nouveau régime de visibilité, sur le mode d'une certaine fierté protestante dont Paris n'avait pas du tout l'habitude. La popularité spectaculaire de la musique gospel, depuis le début des années 1990, constitue un premier indicateur du nouveau régime de visibilité du protestantisme à Paris : puisée aux sources du protestantisme afro-américain, le gospel attire chaque mois, entre Saint-Louis-en-l'Île, Saint-Julien-le-Pauvre, Saint-Sulpice et de multiples lieux de culte chrétiens des foules d'auditeurs, croyants ou non, y compris dans des espaces « laïques[46] ». Les feux de la rampe donnent une image lumineuse et chatoyante, volontiers folklorisée. Ils cachent une réalité sociale souvent marquée par la précarité : les choristes viennent pour beaucoup des nouvelles Églises multiculturelles d'immigration récente[47], nourries d'apports africains, asiatiques, caribéens, voire sud-américains. Ces Églises sont surtout repérables en banlieue, creusets d'un protestantisme rajeuni, prosélyte et créolisé, en lutte pour l'obtention de mètres carrés cultuels qui permettent de sortir de conditions parfois insalubres[48].

La mise en place en 2003 des Nuits de la parole dans la paroisse réformée des Batignolles constitue un autre indicateur de cet affichage plus explicite de la différence protestante. Tout au long de la nuit, dix pasteurs se relaient pour prêcher, dans la plus pure tradition d'un protestantisme centré sur l'enseignement biblique. Organisées dans le cadre des Nuits blanches (événement culturel municipal annuel), ces Nuits sont conçues pour attirer des non-protestants, « un public large », selon les mots de la pasteure Leila Hamrat[49].

La rue parisienne n'est pas oubliée : l'essor des Marches pour Jésus (MPJ) depuis 1988 illustre, au sein des cultures protestantes évangéliques de type

46 Sébastien Fath, *Gospel et francophonie. Une alliance sans frontières*, Tharaux, Empreinte Temps présent, 2016.

47 Linda Haapajarvi, « Missionnaires, fidèles et cosmopolites en mobilité. Analyse des répertoires culturels relatifs à l'expérience migratoire d'une Église évangélique africaine en Île-de-France », dans Y. Fer, G. Malogne-Fer (éd.), *Le protestantisme à Paris*, *op. cit.*, p. 233-253 ; Junliang Pan, « L'évolution de l'organisation des Églises wenzhou à Paris : renégocier le pouvoir et l'autorité », *ibid.*, p. 281-302, ou Fatiha Kaoues, « Églises évangéliques arabophones en région parisienne : implantation, structuration et développement missionnaire », *ibid.*, p. 303-320.

48 Le dimanche 8 avril 2012, lors du culte de Pâques, le plafond d'un lieu de culte évangélique à Stains (Seine-Saint-Denis) s'effondre, causant la mort d'une femme de 47 ans et d'une fillette de 6 ans.

49 Nathalie Leenhardt, « Jusqu'au bout de la nuit », *Réforme*, 3241, 4 octobre 2007.

charismatique, le souci de visibilité dans le tissu urbain : chaque année, au mois de juin, des milliers de manifestants arpentent le pavé parisien en brandissant banderoles d'évangélisation et slogans chrétiens, sur fond de musique gospel. Une forme d'*Evangelical Pride* en plein Paris ? Ces Marches pour Jésus qui ont vu le jour depuis les années 1970 dans plusieurs grandes capitales connaissent un succès croissant. Yannick Fer observe que ces MPJ s'inscrivent dans une tendance qui vise une « resémantisation » et une « réappropriation symbolique du territoire urbain »[50]. Les « marcheurs » viennent à la fois pour transformer les lieux qu'ils arpentent en y créant une atmosphère voulue comme positive, et pour rappeler leur « attachement à la cellule familiale traditionnelle, à la défense de la vie, à la moralité, à la promotion individuelle », selon les slogans relevés par *Le Monde*[51].

D'autres événements à forte visibilité sont moins marqués par l'influence (néo)charismatique, comme le développement des Cours Alpha, devenus Parcours Alpha[52]. Ce support d'évangélisation kérygmatique[53] utilisé aujourd'hui aussi bien par les catholiques que par les protestants, ne se limite plus à la discrétion des foyers paroissiaux. Il s'affiche dans le métro et dans la presse, à l'image de cette publicité publiée par le journal *Direct Soir*, le 24 septembre 2007 : s'y présentent la paroisse réformée Pentemont-Luxembourg, la paroisse anglicane Saint-Michael, l'Église réformée de Belleville, l'Église libre de la rue d'Alésia, l'Église luthérienne Saint-Marc de Noisy-le-Sec, mais aussi des Églises baptistes, pentecôtistes… au total, 38 communautés protestantes de 7 étiquettes identifiables différentes affichent, en pleine page d'un journal gratuit massivement distribué aux Parisiens, leur désir de proposer « une occasion de découvrir la foi chrétienne » à l'occasion d'un dîner proposé le 26 septembre[54]. Sept mois plus tôt, une grande célébration charismatique, intégrant des milliers de protestants et de catholiques, investissait l'église de la Madeleine, au cœur de Paris, sur le thème : « Va trouver mes frères ». Invité vedette : le pasteur Carlos Payan[55].

En 2013, c'est au tour de l'événement fédérateur « Protestants en fête », intitulé « Paris d'espérance », organisé entre les 27 et 29 septembre, de donner une large visibilité aux protestants, sous l'ombrelle de la Fédération protestante de

50 Yannick Fer, « Pentecôtisme et modernité urbaine. Entre déterritorialisation des identités et réinvestissement symbolique de l'espace urbain », *Social Compass*, 54, 2007, p. 201-210.

51 *Le Monde*, 24 mai 2008.

52 Marc de Leyritz, *Devine qui vient dîner ce soir ? Découvrir Jésus-Christ avec le parcours Alpha*, Paris, Presses de la Renaissance, 2007. Cet ouvrage souligne avec insistance la dynamique œcuménique « naturelle » qui traverse ce mode d'évangélisation.

53 Le kérygme, cœur de la foi chrétienne, est le pardon et le salut en Jésus-Christ, fils de Dieu mort et ressuscité.

54 « Et vous, où dînez-vous le 26 septembre ?», publicité pour les Parcours Alpha, *Direct Soir*, 24 septembre 2007. Des publicités similaires ont été publiées dans le quotidien gratuit *Métro*.

55 Voir le site de Paris tout est possible : www.paristoutestpossible.org/temoignage_madeleine.html.

France et de son président Claude Baty. De l'Hôtel de Ville, où a lieu le top départ des manifestations, jusqu'au Palais omnisports de Paris-Bercy, où a lieu le grand culte final, le protestantisme crève l'écran. Rebelote quatre ans plus tard à l'occasion du colloque des 500 ans de la Réforme, où les grands salons de l'Hôtel de Ville sont mis à disposition des organisateurs (FPF) pour une manifestation de prestige (22-23 septembre 2017), honorée de la présence de la maire de Paris, Anne Hidalgo, et du président de la République, Emmanuel Macron, lesquels rendent hommage à cette occasion, à la participation protestante à la vie publique[56].

Pour conclure…

Le protestantisme à Paris, c'est l'histoire d'une réconciliation. Longtemps suspect ou proscrit, il a pris des couleurs. À rebours d'une certaine tendance à la déchristianisation, il affiche désormais une fierté qu'on ne lui connaissait pas. Durant près de quatre siècles, le protestantisme était moins représenté à Paris (en proportion de la population) que dans le reste de la France. Ce n'est plus vrai aujourd'hui. Alors que la mémoire de la Saint-Barthélemy est reconnue comme une blessure collective[57], jamais la rue parisienne n'a connu une telle visibilité protestante, avec cette fois un épilogue bien différent de la funeste nuit de 1572 : le protestantisme est passé du stigmate à la reconnaissance. C'est au grand jour d'une laïcité fraternelle et assumée qu'il s'affiche. L'occasion d'attester, selon les mots mêmes de la maire de la capitale, Anne Hidalgo, que « Paris est aujourd'hui au rendez-vous de la Réforme[58] » ?

56 Patrick Cabanel (éd.), *Protestantismes, convictions et engagements. Colloque international, historique et interreligieux*, Paris, Olivétan, 2019.

57 Le 13 avril 2016, au pied du Pont-Neuf, une plaque commémorative est posée, avec les allocutions de François Clavairoly (président de la Fédération protestante de France), Olivier Millet (université Paris-Sorbonne), Anne Hidalgo (maire de Paris), et Jean-François Legaret (maire du 1er arrondissement).

58 Anne Hidalgo, discours à l'inauguration du colloque *Protestantismes, convictions et engagements. 500 ans de Réformes*, Paris, Hôtel de Ville, vendredi 22 septembre 2017.